

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



LES DEUX MERES.

(Suite.)

Enfin, l'on entendit le pas lourd de Jacques sur l'escalier : madame Warner respira un peu, — et Jacques entra.

— Madame, dit-il, la voiture de voyage est prête.

— C'est bien ! c'est bien ! répondit madame Warner.

Puis s'adressant à Alice :

— Mon enfant, rejoins Louise, continua-t-elle : je descends à l'instant.

La jeune fille sortit.

Jacques allait se retirer aussi ; elle le retint.

— Demeurez, lui dit-elle ; — voilà quinze ans que vous êtes à mon service ; vous m'êtes dévoué, n'est-il pas vrai ?

— Oui, madame.

— Une femme viendra tout à l'heure et me demandera : vous lui direz que je suis partie : partie pour un très-long voyage...

— C'est bien, madame, dit Jacques quand madame Warner eut achevé.

— A présent je vais écrire à quelques personnes que j'attendais ici ce soir ; je veux m'excuser près d'elles de mon départ précipité.

Elle écrivit rapidement trois ou quatre lettres et les remit à Jacques.

— Adieu, mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main ; dans quinze jours vous viendrez nous rejoindre ; je vous apprendrai où nous serons.

Elle sortit du salon, descendit l'escalier, trouva Louise et Alice prêtes et les chevaux attelés ; elle fit un signe, et deux minutes plus tard sa voiture brùlait les pavés.

IX.

DÉCEPTIONS.

Marguerite, après avoir quitté madame Warner,

se rendit dans une des rues les plus désertes de la ville, fit encore quelques détours et entra dans une église ; — son cœur, tout rempli de reconnaissance pour la faveur inespérée qui lui venait du ciel, avait besoin d'épanchements religieux ; — le jour commençait à tomber ; — de grandes ombres descendaient çà et là sous les voûtes de pierre du temple ; puis le silence imposant qui régnait partout, les tableaux de sainteté qui représentaient toutes les souffrances du Christ sauveur, tout cela redoubla la ferveur de Marguerite ; elle s'agenouilla au pied d'un autel et pria ardemment le Seigneur. Elle demeura deux heures environ en prières ; quand elle se leva, l'église était déserte et l'obscurité complète. Elle se sentit l'âme soulagée, et elle respira plus librement ; elle se dirigea lentement vers la demeure de madame Warner, toute préoccupée par ses rêveries. — A mesure qu'elle avançait, son courage l'abandonnait ; puis, par moment aussi, elle songeait à la douleur de cette pauvre femme à qui elle venait enlever son enfant, et toute sa fermeté se changeait en hésitation. — Cependant son amour maternel la stimulait bientôt ; elle se disait qu'après avoir été séparée si longtemps de son Alice, qu'après avoir souffert pendant quinze ans loin d'elle, ne point la reprendre serait une lâcheté, un manque d'affection, un crime.

— Mais elle l'aime tant aussi ! se répondait-elle avec anxiété. — Après tout, c'est mon enfant, reprétait-elle, et je ne dois pas m'arrêter à de vaines considérations.

Elle continuait sa route et songeait bien. Et au bonheur qui l'attendait désormais auprès de son Alice ; elle se bâtissait un monde de chimères et s'y retrouvait toujours avec sa fille bien-aimée ; — et puis

quel bonheur de la serrer dans ses bras après une si longue absence, de la contempler à son aise ! et elle cherchait à se la rappeler, puis se demandait si elle la reconnaîtrait de suite ; et son cœur battait, et sa tête était brûlante.

Elle atteignit enfin la maison de madame Warner, et elle fut obligée, cette fois encore, de s'appuyer contre la porte, tant son émotion était violente.

Elle se dirigea vers l'escalier, monta, et entra dans l'antichambre ; Jacques était occupé à ranger quelques malles. Marguerite demanda à parler à madame Warner ; le vieux serviteur la regarda attentivement.

Marguerite demanda de nouveau madame Warner.

— Elle n'y est point, répondit Jacques sans quitter sa besogne.

— Elle n'y est point ! répéta Marguerite étonnée.

— Non, madame.

Marguerite s'assit sur une chaise et Jacques la regarda pour la seconde fois, mais d'une façon qui signifiait : Pourquoi restez-vous ?

Elle comprit et lui dit avec douceur :

— J'attendrai qu'elle soit rentrée.

— Mais elle ne doit pas rentrer, madame, reprit Jacques.

Marguerite se leva tout à coup.

— Elle ne doit pas rentrer, dites-vous ? mais où est-elle ?

— Elle est partie.

— Partie ! s'écria Marguerite.

Et le frisson courut par tous ses membres.

— Et Alice, reprit-elle bientôt, où est-elle ? où est-elle ?

Partie aussi, répondit Jacques, étonné à son tour des questions que cette femme lui adressait, et de la terreur peinte sur son visage.

— Et où sont-elles ? dites-le-moi !

Jacques garda le silence.

— Mais non, cela ne se peut pas, continua Marguerite : elle m'avait promis d'ailleurs de me recevoir chez elle ce soir. — Mais où donc sont-elles allées ? demanda-t-elle encore à Jacques en lui serrant le bras avec force.

Je l'ignore, madame.

— Et quand doivent-elles revenir ? dit Marguerite, dont la physionomie indiquait un désespoir toujours plus violent.

— Je l'ignore également, répondit l'inflexible serviteur.

— Parties ! parties ! et pour longtemps, et pour toujours peut-être ! s'écria la malheureuse mère. — Ah ! oui, je comprends maintenant ; voilà pourquoi elle m'a priée de la laisser seule avec Alice. — Elle me trompait !

Et se rapprochant de Jacques :

— Je vous en supplie, dit-elle : vous devez savoir où elle est allée ; apprenez-le-moi, car il faut que je lui parle.

Jacques gardait le silence.

— Mais vous êtes donc tous faits de bronze, continua Marguerite ; vous n'avez donc point d'entrailles ; vous vous réjouissez donc ; vous n'avez ni cœur, ni pitié ni religion ; vous n'avez donc d'humain que le visage ! mais je vous répète que je veux savoir où elles sont allées ; car enfin c'est la vie que je vous demande ; si vous me refusez, je mourrai, et Dieu

vous demandera à tous, oui, à vous tous un jour, compte de ma mort.

Et elle était menaçante et solennelle en parlant ainsi ; ses bras étaient tendus sur la tête de Jacques comme pour y appeler le chatiment du Ciel, et ses yeux étaient fixes et brillants.

Jacques garda le silence.

— Vous ne m'attendez donc pas ? continua-t-elle : eh bien ! je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez dit où elles sont : je vous suivrai comme votre ombre ; tôt ou tard je saurai où elle est, et tôt ou tard j'irai lui demander mon...

Elle tomba évanouie.

— Q'avez-vous ? qu'avez-vous ? dit Jacques stupéfait.

Et voyant que ses yeux étaient fermés et ses mains froides, il la traîna jusque sur un fauteuil, et là essaya de la faire revenir. — Il resta plusieurs minutes auprès d'elle, et elle restait toujours évanouie ; — son cœur était sans mouvement. L'embaras de Jacques augmentait à chaque instant : il se trouvait seul avec une femme privée de sentiment, et il n'avait rien qui pût la rendre à la vie ; — enfin il se rappela qu'Alice avait dans son appartement des flacons d'odeur, et il pensa que peut-être il lui seraient d'un utile secours ; cependant il hésitait encore à l'abandonner, car l'appartement d'Alice assez éloigné, et l'état de Marguerite pouvait empirer pendant son absence ; il se décida pourtant et sortit.

A peine était-il dehors que l'on ouvrit la porte de l'escalier, puis quelqu'un entra.

C'était Enrich qui revenait joyeux chez madame Warner, afin de lui apprendre que sa mère approuvait l'amour qu'il portait à Alice.

Enrich avait été surpris de trouver la porte de l'hôtel ouverte, et plus surpris encore de ne point apercevoir dans la cour la voiture de madame Warner ; puis il avait oublié tout cela pour ne s'occuper que de ce qu'il dirait à Alice, et il était entré rapidement dans la pièce où Marguerite était demeurée évanouie ; — il ne la vit point d'abord ; — il allait passer dans le salon lorsqu'il heurta le fauteuil ; il se retourna, et aperçut Marguerite.

Il s'approcha en silence, et regarda.

— Une femme qui dort ! pensa-t-il : qu'est-ce que cela signifie ?

Il examina attentivement cette femme, et il lui sembla qu'aucune respiration ne s'échappait de sa poitrine, et il fut presque épouvanté de sa pâleur.

— Elle est évanouie, dit-il.

Il l'examina de nouveau.

— Personne près d'elle, continua-t-il : — comment est-elle ici, et dans cet état ?

Marguerite fit un mouvement léger.

— Je me trompais, pensa Enrich ; elle respire : — mais suis-je donc chez madame Warner ? — ah ! oui, je reconnais ces meubles ; — comment donc se fait-il ?

— C'est là que je souffre, murmura Marguerite faiblement.

— Que dit-elle ?

Et il se pencha afin d'entendre.

— Ma fille ! ma fille !

— Sa fille !

— Ah ! j'étouffe.

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 1ER.

(Suite.)

Edouard ouvrit de grands yeux et crut sur parole notre narquois compagnon.

Nous avions atterri par le côté nord de la rivière et les maisons se trouvaient du côté du sud. Il fallait donc traverser la nappe d'eau qui, à cet endroit, avait une largeur d'environ deux cents verges. Heureusement que nous trouvâmes sur la rive un canot d'assez passable apparence tiré sur le sable. Nous lançâmes l'embarcation et je sautai dedans, suivi de près par Jules et Noël. Edouard nous passa tout le bagage que nous déposâmes au fond et à l'avant.

—Embarquez ! fis-je à Edouard, quand tout fut prêt, et, surtout, prenez-garde de nous faire chavirer.

Edouard restait coi, son fusil à la main, et considérant d'un œil soucieux, cette singulière *voiture* qu'il voyait pour la première fois et dans les qualités nautiques de laquelle il paraissait n'avoir qu'une médiocre confiance.

Le fait est que le courant était assez rapide et Jules avait beaucoup de peine, de son aviron planté dans le sable, à maintenir la pince au fil de l'eau qui glougloutait sous l'avant d'une manière peu rassurante pour l'oreille d'un novice.

—Allons donc ! criai-je encore une fois, faites vite, ou nous allons être forcés de vous laisser en arrière.

Edouard parut faire un effort généreux qui dompta sa répugnance. Il mesura d'un coup d'œil la distance qui séparait le canot du rivage et s'élança pour la franchir en criant : —Ici ! carlo !

Ce cri fut une note malheureuse ; car le maître et le chien s'élançant en même temps, celui-ci barra les jambes de l'autre qui manqua son coup et tomba à six pouces en deçà du canot, dans trois pieds d'eau. Le chien fut plus heureux et atteignit le but d'où il agita sa queue en signe de triomphe, pendant que son infortuné propriétaire regagnait la terre ferme tout trempé et plein de pensées sombres comme l'abîme qu'il venait d'éviter. Pour comble de malheur, dans sa chute, il avait laissé choir son fusil dans une eau dont son bain énergique avait considérablement troublé la transparence.

—Je vous l'avais bien dit, prononça Noël sentencieusement ; vos tours nous portent malheur ; et ce n'est là que le petit commencement.

Un rauque soupir d'Edouard acheva d'arrondir cette période sinistre. Mais, comme les pires choses finissent toujours par s'arranger, en cherchant un peu, on retrouva le fusil, et Edouard, droit comme un I, dans ses habits trempés, parvint à se placer tant bien que mal au milieu du canot que de vigoureux coups de pagaies firent glisser rapidement vers la rive opposée.

Les quelques maisons que nous avions déjà signalées étaient maintenant devant nous.

Nous nous hâtâmes de frapper à la plus proche, sur la façade hospitalière de laquelle était écrite, en caractères blancs sur fond noir, cette invitante inscription : *Traveler's Home*.

Après avoir pris une légère goutte de genièvre, nous allâmes chercher un repos bien gagné, sur des lits que notre hôte déclara être les plus moelleux du monde. Nous trouvâmes que cette assertion pouvait ouvrir plusieurs portes à une honnête mais sérieuse discussion.

Mes trois compagnons s'endormirent néanmoins du sommeil du juste et de l'homme fatigué, pendant que je songeais à bien des choses qui ne vous intéresseraient probablement pas, c'est pourquoi je m'abstiendrai de vous en faire part.

Je profiterai, néanmoins, de ce temps de répit pour vous informer en peu de mots, de ce qu'était alors la ville, ou plutôt le village de Manistee.

Ce village, comme je l'ai déjà dit, est situé à l'est du lac Michigan, à une distance de Chicago, d'environ deux cents milles. Sa population, à l'époque où se passe notre récit, était de cent cinquante âmes dont les deux tiers étaient formés de Canadiens-français, et le reste, de métis indiens et d'Irlandais. Le seul commerce qui s'y fait est celui des bois de construction. Le gros du village consistait en une douzaine de maisons grossièrement bâties sur deux buttes de sable, n'ayant, pour tout décors que quelques pins secs et déchiquetés. Ajoutez à cela trois ou quatre moulins à scie, sur la rivière, et vous aurez une idée passable de ce remarquable endroit. La rivière qui n'est pas très-large, est navigable sur un parcours d'un peu plus d'un mille.

Tel était le panoram qui devait se dérouler devant nos yeux, à notre réveil.

J'occupais la même chambre qu'Edouard.

Le matin, au lever du soleil, j'étais déjà sur pieds, et je sortis de la chambre tout doucement, dans la crainte d'éveiller mon compagnon, à qui son bain de la veille avait donné sommeil. Arrivé sur le perron qui regardait la rivière et le village, je promenai mes regards autour de moi. J'avais déjà vu de plus beaux paysages, mais, franchement, j'en avais rarement vu de plus laids. Ce n'était pas là ce que j'avais rêvé. Cependant quelque chose me soufflait à l'oreille que Manistee n'avait pas dit son dernier mot. Je voulus voir l'autre côté de la médaille, et pour cela, je grimpai sur une butte de sable qui se trouvait au nord-ouest de la maison. Je fus bien payé de ma peine, car, rendu au sommet de la butte, je pus jouir d'un magnifique coup d'œil.

En face, c'est-à-dire à l'ouest, le ciel venait noyer son orbe immense dans les flots du lac que la brise fraîche du matin ridait ça et là. Au nord, une pointe de terre, qui s'avancait vers le large, formait une courbe gracieusement arrondie, et ressemblait, de loin, à un bras gigantesque, tenant dans une molle étreinte, toute cette vaste étendue d'eau. Au sud, le rivage sans fin avec ses pointes et ses échancrures hardies, dentelées au sommet par le sombre feuillage des sapins. Enfin, à mes pieds, les flots du lac, bercés par une légère ondulation, se gonflaient avec un doux bruissement pour venir ensuite mourir et s'effacer sur le sable fin de la rive.

Je regardais, plein d'admiration, et perdu dans mes rêves, ce spectacle grandiose, lorsque je fus tiré de ma méditation par le son de l'aigre sifflet annonçant l'heure du travail.

Je me levai doucement, comme pour ne pas troubler cette belle solitude, et me dirigeai lentement vers l'hôtel.

Mes trois compagnons étaient déjà levés et m'attendaient, assis sur le vieux banc vermoulu qui soutenait son âge et ses infirmités, en s'appuyant contre une des cloisons du portique.

—Avez-vous tué quelque chose ? dit Edouard qui ne rêvait que chasse.

—Trois superbes canards, lui répondis-je ; mais ces infâmes Indiens m'ont volé mon gibier.

Noël fit une grimace indiquant que la plaisanterie n'était pas de son goût.

—Allons déjeuner, dit Jules, et nous irons ensuite faire un tour en ville.

Cette proposition fut adoptée avec une touchante unanimité, et nous entrâmes tous au réfectoire pompeusement décoré du titre de *Dining-Hall*. Ce dining-hall était une pièce relativement grande n'ayant pour tout ameublement qu'une table longue et étroite entourée de bancs en bois et sans dosiers. La blancheur de la nappe s'harmoniait parfaitement avec les teintes peu brillantes du plancher, lequel devait avoir une grande ressemblance avec celui de l'arche de Noé, au moment où tout son équipage mit pied à terre. Les murailles avaient dû, autrefois, être blanches. Pour le moment, il était impossible d'en définir exactement la couleur, sous les couches superposées de peintures murales exécutées par des artistes de diverses écoles, à l'aide de certaines terres crayeuses et de morceaux de charbon. A part cela, l'unique tableau qui reposait l'œil ébloui de tant de merveilles était une gravure suspendue par un clou et représentant la prise de Sébastopol.

Les mets n'étaient pas recherchés, mais il étaient en quantité suffisante, en sorte que malgré tout, nous fîmes un déjeuner très-sortable.

Après le repas, je me dirigeai vers un bas côté où notre hôte avait établi le siège principal de ses importantes fonctions. Quand on ne pouvait pas le rejoindre ailleurs, on était toujours certain de le retrouver là. Brave homme d'ailleurs, il mérite une description de détail.

Il s'appelait Fritz. C'était un gros allemand, court et ventru, surmonté d'une énorme tête carrée d'où croissait en toute liberté une superbe chevelure. Sa bonne grosse figure était relevée par un nez tannique dont les deux narines regorgeaient de tabac noirâtre. Sa chemise et son gilet portaient de nom-

breuses traces des indiscrétions de cette organe remarquable. Ajoutez à cela de petits yeux gris et d'énormes oreilles, et vous aurez une photographie assez ressemblante de ce digne homme, qui parlait un mauvais français, mais, dont le caractère, d'ailleurs était mieux fait que la personne.

—Bonjour, monsieur Fritz, lui dis-je en entrant.

—Bonjour, Monsieur ; foulez-vous une prise ?

—Merci ; je voudrais seulement avoir quelques renseignements.

—A fotre serfice.

—Bien obligé. D'abord, y a-t-il des Indiens au près d'ici ?

—Mais foui, on en foit tous les chours.

—Maintenant, s'il vous plait, encore une question une seule.

—Mille si fous fous foulez.

—Vous êtes trop aimable. Quel est le meilleur endroit de chasse ?

—C'est aisé à rebondre ; il n'y en a pas tu dout. Zi fous montez la rivière en ganot, fous aurez beut-être la chance de foir quelques ganards ; z'est dout le chipier de par ici.

—Merci, monsieur Fritz ; ayez la bonté de tenir nos chambres prêtes à ordre.

—Foui, Monsieur, à fotre serfice.

Je pris congé de notre hôte et me hâtai de rejoindre mes compagnons que je trouvai en train de nettoyer leurs armes, et dans l'huile par dessus les oreilles ; excepté Jules, toutefois qui était parresseux comme un grand seigneur, et ne mettait la main aux détails que dans les grandes circonstances.

—Si nous allions faire notre tour en ville ? me dit-il en clignant de l'œil ; pendant ce temps, Noël et Edouard pourront achever leur ouvrage sans que nous les gênions.

—C'est puissamment raisonné, lui dis-je, allons !

Nous primes nos poignards et nos pistolets, après avoir passé nos carabines en bandoulière.

—A quoi diable va vous servir cet arsenal, pour faire une promenade en ville, dit Edouard qui nous observait du coin de l'œil.

Il y a ville et ville, dit Jules, sentencieusement, de même qu'il y a blancs et indiens.

Edouard ne dit rien ; mais Noël laissa échapper un diminutif de juron.

—C'est vrai, ajoutai-je ; ces Indiens s'embusquent partout, et guettent aux passages les honnêtes gens comme les coquins qu'ils saisissent et scalpent en un clin d'œil. Ayez bien le soin de ne pas vous aventurer au dehors, en notre absence.

Ceci dit, nous sortîmes et gagnâmes la rivière que nous remontâmes, en suivant la rive gauche, l'espace d'environ un quart de mille. A cette distance, elle change de direction et gagne, en formant un quart de cercle, vers le nord-ouest, puis, trois ou quatre arpents plus loin, elle reprend sa direction première et débouche dans un lac complètement entouré par la forêt.

Nous trouvâmes, sur le bord, un petit bac qui était probablement là pour l'usage des bucheurs et nous nous en servîmes pour traverser la rivière.

(A CONTINUER.)

UNE EPISODE DE 1816 OU MASSACRE DANS LES BOIS.

PAR E. DUTREL.

(Suite.)

A quelques journées de marche du théâtre de la dernière scène s'élève une montagne, dite "Montagne au Caribou." Elle ne ressemble pas à ses sœurs jumelles à cause de son extrême aridité; sa tête dépasse les nuages et ses flancs dénudés contiennent de profondes cavernes.

D'après la légende, on y entend chaque nuit des gémissements lamentables. De temps à autre elle semble donner des signes d'habitation. Mais son caractère principal est sans contredit l'apparence d'une masse de feu qu'elle présente au milieu des ténèbres. Des nuées de corbeaux et mille autres oiseaux de mauvais augure entrent ou sortent continuellement des crevasses du rocher. En un mot la montagne est la propriété de Satan et de tous les esprits infernaux.

Aussi avec quelle énergie ne pousse-t-on pas son frère esquif en descendant la petite rivière qui coule au pied; pour tout dans le monde on ne voudrait tourner la tête vers elle ou causer le moindre bruit de peur d'éveiller l'attention des démons Sylvains.

Il n'y a qu'un sauvage qui ait osé braver la solitude de la montagne au Caribou et qui y vive entouré de mystères, grâce aux lois de la nature qui le favorisent admirablement.

Il habite la plus vaste des cavernes. Une mousse, semblable à celle du dehors, tapisse l'intérieur et reste suspendue en mèches soyeuses à la voute et aux angles; cette mousse d'un vert-pâle, possède la propriété de projeter dans l'obscurité des lueurs phosphoriques. Des ossements humains, enfilés dans des lanières de peau, et disposés systématiquement ornent les murs. Le sol est recouvert d'une épaisse couche de sapinages et de fougères. Enfin différents animaux apprivoisés tels que des reptiles et des quadrupèdes indispensables dans le commerce de l'homme avec les puissances surnaturelles occupent les coins obscurs de la grotte.

V.

Malgré d'infructueuses recherches, le pauvre Tiffoë ne renonçait pas entièrement à l'espoir de retrouver le meurtrier de sa femme. Afin de s'éclairer sur les moyens à prendre, il résolut d'aller consulter le "vieux de la montagne."

La gente ailée n'avait donc pas annoncé le retour de la lumière, que le mari de Catherine partait pour la montagne au Caribou.

Mais pour ne pas perdre sa route, il consulta la disposition de la mousse sur le tronc des grands arbres, laquelle est toujours plus abondante du côté du soleil couchant. Il vit ainsi qu'il devait marcher vers l'Ouest; car selon le langage figuré des indiens, l'astre du jour allumait sur son passage les flambeaux du jongleur.

Quand Tiffoë parvint au terme de son voyage, le magicien montait à son gîte solitaire, armé d'un fusil et d'une hachette.

En apercevant l'étranger, sa première intention fut de faire feu sur lui, mais il reconnut Tiffoë et l'attendit.

Bonjour!

Bonjour!

Que veux-tu?

Tes conseils.

Suis-moi!

Et prenant le devant, il conduisit son visiteur à l'entrée de la caverne. Les deux hommes se courbèrent pour pénétrer à l'intérieur parce que l'ouverture était très basse. En même temps Men-anawash poussa un cri particulier auquel tous les habitants du sombre réduit accoururent. Les serpents s'onroulaient autour des jambes du jongleur en faisant claquer leur langue fourchue.

Tiffoë, quoi qu'habitué à un spectacle semblable, restait glacé d'épouvante.

L'autre qui s'en aperçut voulut l'impressionner davantage; il l'invita à déjeuner avec lui.

Peut-être pensez-vous, lecteurs, aux plats succulents dont vous savourez sur l'herbette l'appât grossier; ceux en question, malgré leur arôme, vous eussent fait frémir. En effet le couvert de la marmite soulevé des membres humains apparurent flottants sur un bouillon appétissant. Mon-anawash était Cannibale. Ceci explique les disparitions mystérieuses des voyageurs passant par la montagne au Caribou.

Aime-tu la chair humaine, demande Men-anawash?

Ouah! ne put s'empêcher d'exclamer Tiffoë.

Tu n'a pas de cervelle dans la tête! Parle!

Que me demandes-tu?

Tiffoë s'étendit alors longuement sur les détails du meurtre de sa femme, communiqua ses projets de vengeance et déclara qu'il voulait à tout prix connaître le coupable.

Un souvenir de satisfaction effleure les lèvres du magicien: "Tu vas être satisfait, dit-il"

Et choisissant parmi ses substances magiques une poudre particulière, il la jeta sur le brasier d'où s'élevèrent aussitôt des flammes livides. Puis traçant en l'air des figures bizarres, il prononça certaines paroles inintelligibles. Les muscles de sa figure se contractaient convulsivement, ses yeux voulaient sortir de leurs orbites.

—Après quelques minutes de cette pantomime, il parut se calmer soudain et dit à Tiffoë:

—Que me donnes-tu, si je te livre la tête de Kanécabanishcum ?

—Le prix de dix chasses !

—Tu as bien parlé ! Avant deux lunes, Kan mourra !

—Tu seras vengé !

—Mais si tu tues le coupable, je n'aurai pas la

satisfaction de verser son sang ?

—Ecoute ! Kan aime une femme belle et douce comme le lys des prairies ; elle deviendra ton épouse.

—Mon frère est rempli de sagesse !

Et Tiffœ retourna à sa cabane du lac Kemp.

(A CONTINUER.)

LE RÊVE DU CAPITAINE.

(Traduit de l'anglais de J. A. H. Leeds, de Mégantic, pour l'Album de la Minerve.)

I.

Notre époque peut se nommer à juste titre l'âge du doute. La civilisation s'est débarrassée de toute croyance qui ne se rapporte point à des faits patents, qui tombent sous les sens et que l'on peut démontrer géométriquement. Tout est mis en question avant d'être accepté. Jusqu'à la foi de nos pères que l'on scrute avec soin et qu'une génération qui s'affranchit du devoir rejette en bien des cas. Ce sentiment étant devenu général, il s'en suit que les histoires de revenants et autres traits surnaturels ne sont plus regardés que comme des croyances absurdes, et ceux qui osent élever la voix contre cette tendance universelle sont vite accablés de ridicule et de brocards, comme des êtres livrés à la superstition.

Puisque l'on s'est mis à nier l'existence des spectres, des fantômes, des revenants de toute nature, en dépit de milliers de témoignages classiques et autres, doit-on s'étonner que la croyance aux songes, quoique appuyée sur la révélation, ait été aussi mal accueillie !

Il existe plus de choses dans le ciel et sur la terre que dans tous les rêves de notre philosophie, a dit Shakespeare.

Nous savons qu'il ne manquera pas de gens qui mettront en doute la véracité du récit suivant. Laissons-les l'envisager comme bon leur semble. Les faits sont authentiques.

II.

Dans le joli petit village de Waterton qui repose douillettement au milieu des champs de houblon de Kent, en Angleterre, dans le salon de l'une des plus attrayantes maisons de ce groupe de jolies maisonnettes, deux personnes se disaient adieu.

C'était le 15 décembre 1811.

A première vue, on s'apercevait que c'étaient des amoureux.

Si au lieu de raconter une simple histoire, j'écrivais un roman, il me serait facile de vous parler des aimables qualités et des grâces de la jeune fille qui est en scène, comme aussi de vous décrire les mérites du jeune homme qui va se séparer d'elle.

Leurs noms étaient Annie Lee et C. E. Howard,

capitaine au 47^{ième} régiment en partance pour le Canada.

Le capitaine aimait profondément sa fiancée. Cependant l'attrait des aventures, surtout chez un militaire, adoucissait pour lui, l'amertume de la séparation. Il n'en était pas ainsi de la jeune fille dont le chagrin ne pouvait manquer de s'aggraver par l'anxiété durant une absence dont on ne connaissait point la durée. La guerre américaine pouvait être fatale à l'officier ; M^{lle} Lee implora de lui la faveur d'abandonner l'armée avant son départ.

Comment, s'écriait-il, vous me conseillez une démarche qui serait une honte ! Voyons, n'y songez plus. A mon retour, vous oublierez cela, nous entrerons chez nous pour ne plus nous séparer.

N'allez pas croire, reprit-elle, que j'agisse par un sentiment d'égoïsme, non ! Hier encore, ma résolution était inébranlable : je devais supporter courageusement l'absence, mais aujourd'hui tout est changé, j'éprouve les étreintes d'un pressentiment funeste. Si vous partez, je ne vous reverrai plus... vivant.

La conversation roulait sur ce triste sujet, lorsque sonna l'heure de se séparer. Annie répétait avec instance que tout était fini et qu'ils ne se reverraient plus. Le capitaine, domptant sa douleur, la quitta baignée de larmes et sortit la mort dans l'âme.

III.

Là-bas sur les flots bleus de l'Océan, un navire est arrêté par le calme et se mire à la fois dans les deux abîmes qui l'enveloppent de partout : le ciel et l'eau. Il fait nuit, mais le temps est clair et la lune resplendit dans la voûte céleste. Le capitaine Howard vient de quitter son cadre ; il était éveillé par un travail de son esprit. Il se promène sur le pont et semble plongé dans une profonde inquiétude. En ce moment, l'officier de quart s'approche de lui.

—Qu'avez-vous donc, capitaine, vous êtes morose et abattu à l'extrême.

—Crawford, croyez-vous aux songes !

—Comment, si j'y crois ! mais oui, est-ce que je ne rêve pas souvent moi-même ?

—Ce n'est point ce que je vous demande, dit le capitaine. Je veux savoir si vous êtes d'opinion que les rêves reflètent parfois d'avance des évènements

ments de notre vie, si en un mot ils nous revèlent l'avenir.

Un franc éclat de rire fut la réponse de l'officier.

Howard lui tourna le dos, craignant de l'avoir blessé, Crawford le rejoignit aussitôt et le conjura de s'expliquer, car, disait-il, je ne puis concevoir que vous attachiez quelque importance aux visions du sommeil.

— Puisque c'est ainsi, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, reprit le capitaine. Cette nuit, j'ai vu ma fiancée en rêve.

— Eh bien ?

— Je l'ai vue comme je vous vois. La vision m'est apparue au milieu d'une nuit comme celle-ci, claire et calme, mais dans un lieu que je n'ai jamais vu auparavant. J'imagine que ce n'était point en Europe, mais dans un pays nouveau, comme le Canada où nous allons par exemple. C'était au bord d'un grand fleuve, sous l'ombrage d'un orme magnifique, au pied d'une falaise qui surplombe sur la rive du fleuve. Un homme était étendu, silencieux et immobile au pied de l'orme, et l'on comprenait qu'il était mort. Je le regardai, il avait un trou de balle dans le front. Je voulus le voir de plus près... et je me reconnus sous la figure de ce cadavre. Alors ma vision s'embrouilla. Peu après, je vis apparaître le cimetière de Waterton, dans lequel entrait une procession de funérailles. Je reconnus nombre de mes amis dans cette foule, mais mon attention s'attachait principalement sur une femme vêtue de deuil et la figure couverte d'un long voile de crêpe. J'étais certain de la connaître, mais sans pouvoir la nommer, à cause de son voile qui masquait ses traits. Elle paraissait accablée de chagrin. La cérémonie se termina. J'entendis le bruit sourd de la terre qui tombait sur le cercueil. Jugez de ma stupeur lorsqu'en portant mes yeux sur le couvercle j'y lus ces mots gravés sur une plaque d'argent : « Charles-Edouard Howard, mort le 15 décembre 1814. » !

Quand les gens se furent dispersés, la femme vêtue de noir resta seule sur la tombe et découvrit sa figure : c'était celle d'Annie Lee ! Elle ne pleurait pas mais toute son attitude respirait la douleur la plus vive. Je voulus lui parler, la consoler, mes efforts ne réussirent qu'à m'éveiller. Depuis, je n'ai fait que penser à cela, et pour peu que je ferme les yeux, ces scènes navrantes s'offrent à mon esprit.

— C'est assez étrange, dit Crawford. Cependant vous devez savoir qu'on ne doit point attacher d'importance à ces caprices de l'imagination qui produisent les songes. Soyez donc plus courageux et ne vous frappez point l'esprit de cet événement bizarre.

— Vous avez probablement raison, mon ami, mais tout de même cette date fatidique du 15 décembre 1814 me fatigue. Je voudrais l'avoir vu passer. L'impression que ces chiffres m'ont causée en les voyant sur *mon* cercueil ne saurait disparaître entièrement. Que va-t-il donc m'arriver ?...

IV.

Plus tard nous retrouvons les deux amis ensemble. Ils sont de service à bord d'un bâtiment qui fait le guet le long du rivage de la Pointe-Lévis. La nuit est noire, l'air chargé de nuages qui annoncent

le mauvais temps ; la sentinelle est invisible au milieu de l'obscurité qui l'enveloppe.

Howard et Crawford causent dans la cabine.

Voici trois ans bientôt que nous sommes en Canada, nous ne tarderons pas à être rappelés, j'espère. Tout compte fait, nous n'avons pas lieu de nous plaindre. Les aventures et les périls ne nous ont pas manqués, mais Dieu merci, nous nous en sommes tirés à ravir. Yankees, Sauvages, maladies, navigation difficile, nous avons passé à travers cela sans une égratignure, vous et moi.

— Oui, répondit Howard d'un air mélancolique, mais gare à moi ! c'est aujourd'hui le 15 décembre 1814...

— La journée est assez avancée pour que nous la regardions comme passée. Du reste, dès demain, nous rentrerons à Québec pour n'en plus sortir que pour notre retour en Angleterre.

— Pauvre Annie ! que j'ai hâte de lui prouver combien ses craintes étaient mal fondées, et que j'éprouverai de joie à lui raconter le rêve fantastique dont j'ai été préoccupé depuis si longtemps... mais, ajouta le capitaine Howard en se remettant à réfléchir, je redoute les quelques heures qui s'écouleront d'ici à demain matin.... Crawford, s'il m'arrive malheur, souvenez-vous, je vous prie, que je dois être enterré à Waterton et que vous devez remettre ce bijou à Annie. Vous y joindrez cette lettre que j'ai écrite hier et qui lui raconte tout ce que vous savez au sujet de mon rêve.

— Bah ! dit l'autre, il est onze heures et demie du soir, je puis vous promettre tout ce que vous voudrez, car avant minuit nous aurons à peine le temps de fumer une pipe, et rien n'annonce le moindre danger.

— A votre aise, mon ami, mais s'il est l'heure que vous dites, c'est le moment de relever les sentinelles. Venez-vous ?

— Vous n'y pensez pas, mon cher, je ne puis quitter le bâtiment. Il faut au moins que l'un de nous deux reste ici.

— Je suis le premier officier de service, je pars.

Et Howard détacha lui-même le canot qui flottait à l'arrière du bâtiment, l'attira par sa corde jusqu'à l'échelle, y descendit, prit les rames, et en marinier de profession piqua vers la terre.

Comme il touchait au pied de la plage un coup de feu retentit.

Trompé par la force du courant, le capitaine était allé atterrir juste en face d'un poste de ses soldats, et la sentinelle croyant à une surprise s'était hâtée de faire feu.

Quand Crawford arriva sur le théâtre du sinistre, son ami avait cessé de vivre. Un trou de balle dans le front disait ce qui s'était passé, et pour surcroît de ressemblance avec la description anticipée que le rêve d'Howard lui remettait en mémoire, il s'aperçut que le corps de son ami reposait sous un orme majestueux, l'un des plus beaux du rivage. En même temps la lune se mit à resplendir dans un coin du ciel.

Crawford s'agenouilla, frappé de terreur, près du cadavre et récita une prière.

V.

Le jour où Annie Lee entra dans le cimetière de

Waterton pour y prier sur la tombe de son fiancé, elle avait déjà la mort dans le cœur — je veux dire que ruinée par le chagrin, sa vie ne tenait plus que très-peu à la terre et que la jeune fille elle-même se préparait à mourir pour aller rejoindre celui qu'elle avait tant aimé.

Plusieurs années après, Crawford, devenu colonel, revint au Canada. Au pied de la falaise de la Pointe-Lévis qui lui rappelait de si terribles sou-

venirs, il m'a raconté la mort de la pauvre jeune fille, enlevée un an jour pour jour, après la mort du capitaine. Non loin l'une de l'autre, les deux tombes portent ces inscriptions :

« Charles-Edouard Howard, mort le 15 décembre 1814. »

« Annie Lee, morte le 15 décembre 1815. »

CHARLES ANEAU.

HISTOIRE DE TROIS MORTS, OU UNE NUIT SUR UN LAC GLACÉ.

Je me trouvais en Janvier dernier chez un de mes amis qui avait bien voulu m'accorder l'hospitalité. Une tempête de neige, mêlée de grêle, m'empêchait de continuer ma route ; j'avais essayé, à plusieurs reprises, de braver la tourmente, mais mon cheval, moins courageux que moi, et dont les oreilles étaient constamment frappées par les grêlons, se cabrait, ruait ; la raison dut céder à l'instinct ; je virai de bord comme on dit dans les Townships, et je vins demander, tout honteux, un abri à mon ami.

Bonne table et bon feu ne tardèrent pas à me faire préférer le toit hospitalier, au voyage glacial que j'aurais dû continuer.

Pour charmer les loisirs de la soirée, chacun raconta les divers épisodes de promenades au clair de la lune, sur la glace du lac, ou de courses forcées à travers les neiges de nos chemins à peine tracés.

Je reproduis, pour ainsi dire, sous la dictée d'un de ces messieurs, le récit d'une course de ce genre :

« Appelé à Valleyfield par une affaire très-importante, j'étais parti l'autre semaine du coteau Landing à dix heures du matin ; un soleil magnifique faisait étinceler la neige du Lac : il semblait qu'une poussière de diamants avait été semée, par la nature, sur l'immense surface d'eau congelée. Les nombreuses traces laissées par les sleighs chargés de bois, les balises, (grandes branches de pins enfoncées dans la glace et placées de 50 pieds en 50 pieds) indiquaient suffisamment la route du Coteau à Valleyfield ; je m'élançai, en toute sécurité, sur le couvercle de glace du grand Lac ; bien enveloppé dans une peau de buffle, les pieds recouverts de deux paires de chaussons de laine et enfouis dans de grosses bottes montant à micuisses ; je ne craignais guère le froid, contre les atteintes duquel j'avais préservé : la figure, par un bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux oreilles et les mains, par des mitaines de laine. J'allumai un cigare, et sifflant un air des marins du fleuve je filai vers ma destination, à raison de dix milles à l'heure.

« En une demi-heure, la distance fut franchie. Je comptais bien être de retour, chez moi, vers trois ou quatre heures, mais l'homme propose et les marchands disposent. Je ne pus terminer mes affaires, malgré toute la diligence possible, avant 7 heures du soir.

« La nuit était venue, depuis longtemps ; et par contretemps, une neige fine et très-serrée, comme de la poussière, chassée par un vent de nord-est, tombait depuis deux heures après-midi. Pas de lune, le reflet seul de la neige, indiquait capricieusement la route. Je savais, par expérience, que les balises ne me serviraient pas à grand'chose, si une seule fois je manquais mon chemin.

« Je serais bien parti beaucoup plus tôt, en présence des menaces du temps, mais ma présence à Valleyfield était tellement impérieuse que je ne pus écouter mes désirs.

« Enfin à 7 heures, j'embarquai, me fiant sur mon étoile, mais principalement sur l'instinct de mon cheval, pour conserver la direction vraie, car mes yeux ne me pouvaient guider ; la neige tombait si fine qu'elle me piquait comme du sable ; je voyais à peine la tête de mon cheval ; le froid était nul, le soleil ardent de la matinée avait même déterminé une sorte de dégel près des bords du fleuve.

« Par une imprudence, que je regrette encore aujourd'hui, sur l'indication d'un homme du pays, qui avait charrié des billots toute la matinée, j'avais suivi, en quittant le village, un chemin, soit-disant plus court, « filez tout droit, m'avait dit cet individu, jusqu'à un mille, à peu près ; puis à votre gauche vous trouverez une balise dont la tête a été brisée par moi ce matin ; vous virez à droite, c'est la trace qui mène au coteau, vous gagnerez ainsi, au bas mot, au moins deux bons milles. » Me conformant à ces renseignements, je calcule ma distance d'à peu près un mille, je cherche, à ma gauche, la fameuse balise annoncée, rien ! à ma droite, rien ! je continue avec bien du mal, car la nouvelle neige et le dégel avaient confondu toutes les traces ; l'ancienne couche était molle et la nouvelle avait bien trois pouces d'épaisseur ; mon cheval était tout décontenancé, ne voyant aucune traces devant lui, il marchait en zig zags, la tête entre les jambes, comme s'il cherchait un objet perdu ; au bout de dix minutes je regarde autour de moi, pas plus de balises que sur mon nez ; j'apercevais confusément les contours du rivage dans la direction de St. Stanislas et de Port Lewis ; mais cette côte, plus ou moins sûre et hospitalière, ne faisait nullement mon affaire,

“ et je tenais absolument à lui tourner le dos pour
 “ mettre le *cap* sur le côté, du côté opposé ; en
 “ outre je redoutais en m’approchant du rivage de
 “ trouver des *morts*.

(A cet instant du récit de ce monsieur, j’ouvre
 les yeux tous grands, et je le regarde tout effaré ;
 mais comme il ne paraissait pas s’être ému, à ce
 souvenir lugubre, je ne l’interromps pas et il con-
 tinue.)

“ Je commence à entrevoir la vérité de ma situa-
 “ tion et à constater que j’étais bel et bien égaré et
 “ loin de ma trace du matin ; cependant je me fais
 “ ce raisonnement : qu’en *virant* à l’angle droit,
 “ par la gauche je devrais nécessairement retrouver
 “ les balises que j’avais suivies en venant : aussitôt
 “ pensé, aussitôt fait, un mille encore, rien ! tou-
 “ jours l’espace blanc, uniforme, sans aucune trace ;
 “ j’avais donc dû laisser, derrière moi, la route du
 “ côté et l’avoir traversée sans m’en apercevoir.
 “ Ne voulant pas m’exposer à parcourir le lac, par
 “ une semblable obscurité et à rencontrer des
 “ *morts*.....

(Pour le coup j’ouvre la bouche pour interrompre
 le narrateur qui parlait de morts, comme de tas de
 neiges, mais il ne me laisse pas le temps d’une ex-
 plication et emporté par les péripéties de son voyage
 il continue avec feu.)

“—Je me décide à piquer une pointe, vers St.
 “ Stanislas, pour demander ma route à la première
 “ cabane que je pourrais entrevoir. Mon coursier
 “ semblait deviner mon espoir et le partager, car la
 “ pauvre bête faisait des efforts inouïs, pour accé-
 “ lérer la marche. Enfin une lumière perce l’obs-
 “ curité, à travers les arbres qui bordent la rive .
 “ je fais claquer mon fouet, mon cheval fait un
 “ bond de côté ; encore un pas et je *calais*, je me
 “ trouvais au milieu de trois morts !!!

(Je n’y tiens plus et au risque de paraître impoli
 je demande à l’orateur comment il a pu passer, in-
 souciant au milieu de tant de cadavres, sans s’in-
 quiéter davantage—il faisait donc un froid de
 Laponie cette nuit-là ? lui dis-je. Il me regarde, tout
 ahuri ! j’insiste pour une explication ; puis tout à
 coup je me souviens que, dans la contrée, on pro-
 nonce les mots : *mars, Lard, chars, mores, L’or-
 chor* ; mon cœur se trouva délivré d’un poids im-
 mense, et je le supplie de continuer en lui demandant
 pardon de mon interruption.)

“ Je *débarque*, et prenant mon cheval par la
 “ bride, je marche, avec de la neige jusqu’aux ge-
 “ noux, vers la lumière en question. Les clochettes
 “ de mon attelage firent sortir les habitants de la
 “ maison ; j’étais arrivé, de détours en détours, à
 “ plus de trois milles de Valleyfield, dans la direction
 “ de Port Lewis ; “ suivez encore le rivage à peu
 “ près deux cents pas, me dirent ces braves gens,
 “ vous trouverez des balises ; en les conservant à
 “ votre gauche et en les cotoyant, vous arriverez
 “ droit à St. Zotique ; de là, au Côte ou, pas possible
 “ de vous égarer, vous êtes chez vous.”

“ Je *rembarque* et me lance à nouveau sur l’océan
 “ de neige ; m’écartant le plus possible de la terre
 “ ferme et surtout des pointes où les *morts* sont fré-
 “ quentes. (Je ne m’étonnais plus ; mon effroi s’était
 “ changé en sourire,) j’écarquillais les yeux, regret-
 “ tant fort de n’avoir pas les lunettes des Esqui-

“ maux ; mais j’avais beau me frotter les yeux, les
 “ fermer, regarder encore, pas de balises ! le diable
 “ les avait sans doute emportées, ou le mirage de la
 “ neige, en m’éblouissant, les rendait invisibles ; ne
 “ pouvant me risquer, sans jalons indicatifs, au
 “ centre même du lac ; de guerre lasse, je me déci-
 “ dai à aborder la terre et à suivre la route menant
 “ à Port Lewis, pour y coucher, s’il était nécessaire.
 “ Mon cheval était épuisé et suait à grosses gouttes.
 “ Tout à coup, en franchissant un gros tas de neige,
 “ le sleigh penche et verse brusquement, je roule
 “ pêle-mêle dans le poudrain avec mes fourrures ;
 “ le travail casse et le cheval s’abat. Comment
 “ faire ? pas une corde à ma disposition ! je ne sa-
 “ vais à quel saint me vouer. Mes pieds se refroi-
 “ disaient et je ressentais des frissons de mauvais
 “ augure. Je dégarnis mon pauvre *coco*, je le conduis
 “ à la bride et j’interroge l’espace pour découvrir
 “ un rayon de clarté, qui m’indique une habitation.
 “ Heureusement à cinq cents pas environ, il me
 “ semble voir, à travers l’obscurité, une masse noire ;
 “ je me dirige tant bien que mal vers cet obstacle :
 “ c’était du bois mis en corde. En tournant la
 “ première pile, une lumière frappe mes yeux. Ja-
 “ mais navigateur perdu au milieu du brouillard,
 “ près d’une côte dangereuse, ne poussa un soupir
 “ plus ardent que celui qui s’échappa d’e ma poitrine
 “ haletante. Des chiens aboyèrent, des hommes
 “ sortirent de la bienheureuse demeure et s’empres-
 “ sèrent de me faire entrer pour me réchauffer. Mon
 “ cheval fut mis à l’écurie, et je couchai près du
 “ feu, enveloppé d’une couverture que ces braves
 “ gens m’offrirent.

“ Il était minuit quand j’arrivai là. A six heures
 “ du matin, mes hôtes eurent l’obligeance d’aller
 “ chercher les débris de mon sleigh et mes couver-
 “ tures ; on raccommoda le véhicule le mieux pos-
 “ sible, et sans nouvelles émotions, à neuf heures
 “ j’étais rentré chez moi, jurant, mais un peu tard
 “ qu’on ne me prendrait plus à voyager la nuit par
 “ un temps obscur sur le lac St. François.”

Dans ce récit, deux choses m’avaient frappé :
 d’abord la prononciation *or* pour *ar* qui avait donné
 lieu au *qui proquo* dont j’ai parlé, et ensuite les
 mots : *embarqué, viré*, employés absolument comme
 si notre homme avait été sur un vaisseau au lieu
 d’être en voiture : je cherchai à me rendre compte
 de cette manière de s’exprimer que j’avais déjà en-
 tendue plusieurs fois ; je pensai que ce langage
 s’était perpétué d’âge en âge depuis les premiers
 Français débarqués au Canada. Etant presque tous
 des marins, ils avaient, sans doute, transmis à leurs
 descendants, les termes maritimes dont on se sert
 encore aujourd’hui pour indiquer l’action de monter,
 descendre, tourner, etc.

La narration émuante du monsieur aux *mars*,
 me fit trouver bien plus douce encore l’hospitalité
 qui m’avait été accordée et mes remerciements le
 lendemain, en quittant mon ami, furent en propor-
 tion de ma joie.

Montréal 2 juin 1873,

BOYER.



LES ÉCRITURES SECRÈTES DEVOILÉES.

ORIGINES DE LA CRYPTOGRAPHIE.

Le jour où un amoureux, apercevant sur une surface lumineuse la silhouette de sa bien-aimée reflétée en ombre noire, en marqua le contour par un trait, le dessin était inventé. Après le trait, qui limitait la forme extérieure des objets, le jeu de l'ombre et de la lumière permit de donner le relief. Enfin, on trouva la couleur.

La science cryptographique n'a peut-être pas d'autre origine. *L'Amour aux yeux d'aigle*, selon la métaphore de Schiller, a dû révéler le langage muet qui fait vibrer les âmes comme deux instruments.

Du regard au geste, du geste aux signes mystérieux, la correspondance est naturelle et on peut dire même nécessaire. Plus tard nous verrons, par des exemples scientifiques, quelle supériorité réelle l'amour a sur la diplomatie, à quelle hauteur, à quelle profondeur, à quels chefs d'œuvre de combinaisons peuvent atteindre deux jeunes amoureux surveillés, séparés par des volontés supérieures ou la force des événements. Croyez-vous que Rosine n'aurait pas trouvé la clef d'une lettre chiffrée par Almachiva ? Nous osons poser en principe capital que la passion a la lucidité des plus vastes intelligences, quand elle s'applique à la recherche des causes. S'il est un sentiment qui puisse entrer en ligne avec l'amour, c'est celui du prisonnier qui cherche aussi cette idéale maîtresse qui a nom : la Liberté.

Et ici, je me fais un devoir de le déclarer, c'est la femme qui mérite le premier rang. Dans la passion, vous la voyez dépenser d'incalculables trésors d'énergie vitale. Auprès d'une jeune fille élevée sous l'aile maternelle, le puissant Machiavel n'est qu'un petit garçon. On peut apprendre aux princes comment on garde les peuples et les places fortes, personne n'apprendra jamais au Bartholo comment on garde le cœur des Rosine. Elles ne franchiront pas un ruisseau pour un acte raisonnable, mais elles traverseront des mers pour un caprice.

Ajoutez à la ruse du sauvage la patience d'un bédicetin, la souplesse du tigre, le courage du martyr, imaginez à la fois tout ce que le génie humain peut concevoir et exécuter, et vous serez encore loin d'avoir sondé cet effrayant abîme qu'on appelle le cœur d'une jeune fille. Et avec tout cela, elles sont parvenues à nous faire croire que nous sommes leurs maîtres.

A quoi songez-vous, jeunes filles oisives ? A quoi songes-tu dans ta solitude, prisonnier ? Le prisonnier enchaîné songe à user de son corps le cachot qui l'enveloppe comme une armure de pierre. Mais à quoi songe la jeune fille ? Les physiologistes ne nous l'ont jamais dit. Elles rêvent, sans doute, et nous croyons que c'est à nous.

Du jour donc où il y eut un secret à garder, la science de la cryptographie fut créée. Une entaille à l'écorce d'un arbre au pied duquel est enterré de l'or, une note en marge d'un livre, un mot souligné,

une indication capricieuse, sont autant de signes mystérieux dont l'inventeur pouvait à son gré garder ou donner la clef.

Chez les anciens, quand on voulait faire parvenir une communication secrète, on rasait la tête d'un esclave, on écrivait sur son crâne, on laissait aux cheveux le temps de repousser, et on l'expédiait à destination. Ce système de correspondance semble moins rapide que la télégraphie.

Peu à peu la cryptographie devint l'objet d'études spéciales et se perfectionna, surtout dans les petites cours d'Italie où l'intrigue était le nerf de la politique. Elle devint bientôt une arme entre les mains de la diplomatie, et son principe eut des applications sans nombre pour toutes les communications qui exigeaient le secret.

Telles sont les origines et les premiers pas de la cryptographie. Outre ses applications et tout ce qui se rattache aux écritures mystérieuses, elle mérite d'être étudié en dehors de son cercle. C'est le point d'observation où il convient de se placer pour en étudier les différents sujets, sous formes de problème, de critique, d'analyse, en se renfermant dans un cadre anecdotique. C'est ainsi que nous examinerons à vol d'oiseau les combinaisons ingénieuses de l'esprit, qu'on peut classer sous le titre général de *Serrures à secret*. En littérature, par exemple, il y a des œuvres qui, par leur structure, constituent un genre spécial dont Edgar Poë dans *le Scarabée d'or*, la *Lettre volée*, Balzac dans *Les treize*, Hawthorne et d'autres écrivains sont les créateurs et les maîtres. Dans cette classification rentrent aussi les constructions dramatiques.

Celui qui a poussé jusqu'à ses dernières limites la science des combinaisons théâtrales, Beaumarchais, avait au suprême degré ce que Diderot appelle « le secret. » *Le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro* resteront à jamais comme les chefs d'œuvre de la composition dramatique.

Après Beaumarchais, le plus fécond et le plus habile constructeur fut Scize. C'est un maître à étudier sous le point de vues des combinaisons ingénieuses. Maintenant, je vous livre sa littérature ; on peut y mettre le feu, la charpente restera debout.

Nous arriverons ensuite à d'autres séries d'études. Outre la création d'une langue mystérieuse, les voleurs ont inventé de profondes combinaisons qui méritent une place. Des voleurs aux hommes de police, la transition est immédiate, et c'est encore dans l'œuvre de Balzac qu'on trouve les modèles du genre.

Les hiéroglyphes, les pseudonymes, les monogrammes, les devises, les emblèmes, sont encore de ce domaine, ainsi que le langage par les doigts des sourds-muets. Les conspirateurs fourniraient des volumes. Les prisonniers demanderaient une bibliothèque.

Mais il faut le répéter, dans l'ordre des *Serrures à secret*, il est une passion qui élève la science des combinaisons à sa plus haute puissance : l'Amour. C'est en elle qu'il faut chercher la source de toute poésie, le grand ressort de l'imagination. Il y a là, comme on le voit, une mine presque inexplorée.

LES DEPÊCHES TELEGRAPHIQUES.

Les dépêches télégraphique ordinaires ne dépassent guère la limite de vingt mots pour une nouvelle simple. Elles roulent ordinairement dans un cercle borné de dépêches de ce genre :

==Accouchée—Fille—Mère, enfant très bien—Toi parrain—Tante Elise marraine—Bientôt baptême.==

==Procès gagné. Arrivée Paris 8 heures soir—Bien content.==

==Mariage décidé—Vous recevrez lettre.—Bon jour.==

==Opéra, loge 47, deux places. Réponse.==

Il n'y a pas longtemps, un des articles réglementaires de la télégraphie privée était que la dépêche fût intelligible.

Cependant il était facile de donner aux mots une valeur étrangère par les conventions particulières des correspondants et d'écrire, par exemple :

==Notaire attendre.—Jules souffrant.—Edouard santé.—Acheter tableau.—Vendre maison.—Garder meubles.==

Jules désignera un client ; le mot *notaire* représentera, si l'on veut, l'idée d'argent, de rentrée de fonds. Les mots *souffrant*, *santé*, celle de solvabilité. Le mot *tableau* signifiera obligations de chemins de fer ou parts de banques, etc.

En transportant ce mode de correspondance à d'autres ordres d'idées, la dépêche est claire et intelligible, et le sens caché n'est apparent que pour une seule personne.

D'ailleurs le système du *pantographe*, qui permettra l'emploi des signes, rendra ces précautions inutiles. La question importante est d'écrire le plus grand nombre de choses sous le plus petit espace possible.

Pour en revenir à la dépêche télégraphique simple, quand elle comporte une certaine longueur, il est utile de savoir imiter le laconisme des Spartiates.

Le moyen le plus commode est d'écrire d'abord

la dépêche *in extenso* sous forme de lettre, et de réduire la lettre à sa plus simple expression par voie d'élimination.

En langage télégraphique, l'expression des sentiments distingués ou affectueux peut coûter fort cher. Toute la question se résout à ne pas écrire plus de dix mots.

On peut déjà voir, par ce rapide exposé, l'utilité de la *cryptographie* pour la correspondance diplomatique ou celle des généraux en campagne. Il y a des secrets qu'on ne livre pas au papier et qui, sous la forme chiffrée, peuvent être échangés. Par elle, un prisonnier qui parvient à écrire, si sa lettre est interceptée, sait du moins que sa pensée est inviolable. Il serait impossible d'énumérer toutes les applications qui ont été faites de la cryptographie. J'ai vu bien souvent, sur les marges de livres anciens ou modernes, des notes mystérieuses. Ces signes, dont la clef est à jamais perdue, avaient fixé un secret, une pensée, un souvenir. La Bruyère ne l'a pas jugée inutile pour les masques des *Caractères*, et pour notre part, nous lui devons d'être en relation plus directe avec les lecteurs de l'*Illustration*.

PROBLÈME CHIFFRÉ, No. 2 :

V N A B J W B Y X R B B X W B
 V X W C J P W N B B J W B
 K X R B Q X V V N B B J W B
 O X R O N V V N B B J W B
 Y D M N D A C X R U J D W
 Y A X C N A K N P N W X R B

NOTA. — Ce problème est du genre simple. Tous les mots sont séparés au moyen d'une main indicatrice :

Par exception à la règle ordinaire, le signe le plus souvent répété révèle la lettre S.

En découvrant L'S, le problème sera presque résolu, et les voyelles E et O seront facilement déterminées.

(La solution à huitaine.)

P. S. — A l'heure où nous mettons sous presse, nous avons déjà reçu des lettres nombreuses avec la solution, mais fauve de notre premier problème chiffré. Nous publierons les noms des œdipes dans le prochain numéro, qui contiendra deux problèmes.

CATALOGUE DES OISEAUX QUI FREQUENTENT LES

COMTÉS DE

ST. HYACINTHE, DE ROUVILLE ET DE BAGOT

Avec leurs noms vulgaires, Français, Anglais et Scientifiques ; ainsi que leurs dimensions, par le

DR. J. A. CREVIER, Professeur de Médecine et d'Histoire Naturelle ; Membre du Congrès Scientifique Américain, No. 44 Rue Bonsecours, Montréal.

(Continué de la page 300 de l'Album.)

II Genre. Harporhynchus, Cabanis.

43e La Grive rousse (*Brown Thrush*) *Turdus rufus*. Linné. Harporhynchus rufus, Cabanis. L. 11 pes. E. 13 pes. rare en bas Canada,

III. Genre. Galeos-coptes, Cabanis.

44e La grive Chat (*Cat Bird*) Vulg. Chat. Galeos-coptes Carolinensis, Cabanis. Orpheus felivox. Sw. *Turdus lividus*, Wilson. *Mimus Carolinensis*,

Gray. Mus-cicapa, Carol. Linné. Son nom lui vient de ses miaulements qui lui ont valu le titre de *Chat* qu'elle porte communément L. 9 pes. E. 12 pes. Assez commune.

Famille des Laniidés, *Laniidæ*.)

1. Genre. Pie-grièche, Collyrio, Moehring

45^e. La Pie-grièche Boréale (*Butcher Bird*) *Great Northern Shrike*. *Colyrio borealis*, Baird. *Lanius borealis*, Audubon. Le Grand Ecorcheur Julg. L. 10 pes. E. 13 pes. rare.

2. Genrs Vireo, Vieillot.

46^e. Le Vireo Gris (*The Warbling greenlet*) *Vireo gilvus*, Bonaparte. Mus-cicapa melodia Wilson. L. 5. pes. E. 8 pes. Assez commun.

48^e. Le Vireo à front jaune (*Yellow throated Vireo*) *Vireo flavifrons*. Vieillot. *Muscicapa sylvicola*, Wilson. L. 6 pes. E. 9 pes. très rare.

Famille, des Certhiadiidés, *Certhiadiidæ*.

Genre. Grimperau. *Cirthia*, Linné.

47. Le Grimperau d'Amérique. (*The American Creeper*.) *Certhia americana*, Bonap *Certhia familiaris*, Wilson. L. 5 pes. E. 14 pes. Assez rare.

Famille des Saxicolides, *Saxicolidæ*.

Genre. Traquet, Sialia, Swainson.

48^e Le Traquet Sialis, (*Red-breasted Blue Bird*)

Oiseau Blue, vulg. *Sialia sialis* Baird. L. 6 pes. E. 10 pes. Rare.

Famille, des Bombycillidés, *Bombycillidæ*.

Genre. Jaseur, *Ampelis*, Linné.

49^e Le Jaseur de Bohême, (*The Wax-wing Bohemian Chaterer*), Récollet à ailes cirées, vulg. *Ampelis garrulus*, Linné. *Lanius garrulus* Linné. L. 7 pes. E. 14 pes. Assez commun.

50^e Le Jaseur du Cèdre, (*Cedar Bird*; *Cherry Bird*), Récollet; Mangeur de cerises, vulg. *Ampelis cedrorum*; Baird. *Ampelis americana* Wilson. L. 7 pes. E. 12 pes. Très commun.

Famille des Sylvicolidés, *Sylvicolidæ*, ou *Fauvettes*.

Genre. Pipi, *Anthus*, Bechstein.

51^e Pipi de la Louisiane, (*The Tit-Lark*), Alouette Pipi, vulg. *Anthus ludovicianus*. Licht. *Anthus pipiens*, Audubon. *Alanda rufa*, Wilson. L. 6 pes. E. 9 pes. Rare.

(A CONTINUER.)

ERRATA.—Page 299. 3^e lignes de la 2^e colonne; au lieu de *Troglodytidolici*, lisez *Troglodytidæ*.

NOUVELLES DIVERSES.

M. Paul de Cassagnac, rédacteur du *Pays*, termine son article sur l'avènement de McMahan par une date et un souvenir :

Et ce jour du 24 Mai 1873 demeurera longtemps comme un jour béni pour la France.

A pareille date, il y a deux ans, l'archevêque Darboy, le curé Deguerrey, le président Bonjean, tombaient sous les balles des égorgeurs, de ceux que M. Thiers osa gracier et épargner. Le sang de ces victimes non vengées a fécondé le sol de la France, et il a fallu que cet anniversaire douloureux nous donnât l'expiation impatientement attendue, c'est-à-dire le châtement de celui qui ne craignit pas de faire des complices des assassins les soutiens de son gouvernement !

Un joli détail sur la carrière militaire du Président de la république française. C'était à Sébastopol. Le général—il était alors général de division—se loge sur le bastion de Malakof; à côté de lui était le colonel Lebrun (aujourd'hui général de division), le capitaine Broye, le lieutenant d'Harcourt. Debout, il dirige et entraîne les rangs pressés de sa division, et il écrit au général en chef : " J'y suis et j'y reste." Le commandant en chef, qui a vu de son observatoire la position qu'il a prise, lui envoie aussitôt un aide de camp pour le prier de ne pas s'exposer autant; MacMahon répond poliment, éconduit l'aide de camp, et, toujours campé en cible sur le point cul-

minant du bastion où flottent son fanion et un immense pavillon tricolore, continue à donner ses ordres.

" Mais il va se faire tuer bien inutilement ! " s'écrie Pélessier.—Nouvel envoi d'aide de camp, nouveau refus du général MacMahon. Au quatrième message le futur duc de Magenta, impatienté, répliqua : " Dites au général en chef qu'il m'a donné l'ordre de prendre Malakoff et que j'exécute ses ordres."

Eh bien, le nouveau président ne se troublera pas plus des cris des démagogues qu'il ne fut troublé par la mitraille. C'est encore sous le drapeau tricolore, sous le drapeau national, qu'il répondra aux ennemis de la France, à ceux qui veulent l'empêcher de renaître et de se sauver.

Le maréchal sauvera la France !

La devise du maréchal est :

J'y suis, j'y resterai !

Il y a en ce moment à l'Imprimerie nationale de Paris un ouvrier comme on en n'en voit guère : c'est le prince Maçao, daïmios de première classe, un des plus hauts personnages du Japon.

Chargé par son souverain d'étudier le système typographique, le prince n'a rien trouvé de mieux que d'endosser la blouse blanche du typo et de mettre la main à la casse.

Un roi d'un autre genre, le roi de la potence vient d'être déchu.

Le bourreau de Londres, le vieux Calcraft, n'exerce plus. On l'a déclaré indigne.

En France aussi, il arriva une aventure de même espèce.

Sanson, qui coupait les têtes à prix fixe, fut mis en disponibilité parce qu'il nuisait à la considération de la guillotine. On lui reprochait de manger trop d'argent et d'avoir des dettes criardes.

Le ministre de la justice du temps laissa même échapper cette exclamation pittoresque :

— Il est incroyable qu'un bourreau n'ait pas plus de tête.

Calcraft se consolera, di-ton, de son inaction en pendant de temps à autre des lapins, qu'il mangera ensuite en gibelotte.

Noble exemple d'attachement professionnel.

On nous rapporte un mot qui nous paraît dépeindre fort exactement le caractère du grand acte qui vient de s'accomplir en France.

« J'ai vu pas mal de révolutions, disait quelqu'un,

mais voici la première fois que j'en vois une faite par les honêtes gens. C'est bien plus joli que les autres.»

Les journaux anglais ont publié il y a quelque temps, un phénomène de végétation aussi curieux qu'étrange et qui peut servir de point de départ à d'utiles recherches en matière de végétation.

Un enfant de Brien David, occupé à planter des pommes de terre, eut la fantaisie d'enfoncer un pois chiche dans un tubercule qu'il mettait en terre.

Le champ ayant été envahi par la maladie, le propriétaire ne fut pas médiocrement surpris en voyant une tige de pois couverte de cosse à la place d'une pomme de terre. Il fouilla la terre et y trouva au pied de cette tige de pois douze tubercules très bien venants.

L'année suivante, il planta un are de pommes de terre contenant un pois de ce genre, et il obtint, comme dans le cas précédent, double récolte. Tous les voisins furent stupéfaits en voyant des tubercules de pommes de terre surmontés de fanes couvertes de pois.

LA BONNE MENAGERE.

1er. ARTICLE.

Il n'y a point de science plus utile pour une femme que celle de bien diriger un ménage ; mais cette science se compose principalement d'expérience, et il faut, par conséquent, se familiariser, aussitôt que possible, avec les détails infinis qu'elle comporte. Fût-elle douée des meilleures intentions, d'une volonté ferme, d'une habileté remarquable, une jeune fille placée, après son mariage, à la tête du gouvernement de son ménage, perdra en vains essais un temps précieux si elle n'a déjà pris connaissance, dans la maison paternelle, de la mission qu'elle exercera désormais sous sa propre responsabilité.

Au chef de la famille appartient généralement le devoir de gagner l'existence de ceux qui dépendent de lui ; mais ses efforts seraient vains, insuffisants, et, pour ainsi dire, inutiles, si la mère de famille dédaignait ou ignorait la grande science de l'économie. C'est l'économie qui constitue l'épargne, qui distribue les dépenses de la façon la plus avantageuse pour tous les membres de la famille ; c'est l'économie qui enseigne les moyens d'obtenir le bien être en maintenant l'ordre, et donne à toutes choses l'aspect élégant qui est le besoin légitime de toutes les organisations délicates ; c'est elle qui indique le point précis que l'on doit atteindre pour éviter deux défauts également répréhensibles : la parcimonie et la prodigalité.

Et cependant cette science, essentiellement féminine, indispensable entre toutes, semble bien négligée à notre époque.

L'ÉCONOMIE DANS LE BUDGET FÉMININ.

Avant de nous occuper des détails nombreux qui

viendront tour à tour se ranger sous le titre inscrit en tête de ces lignes, mes lectrices trouveront peut-être qu'il est opportun d'accorder quelque attention à un sujet important entre tous, c'est-à-dire à l'agencement des dépenses de la toilette, à la distribution, à l'emploi du budget féminin.

C'est que l'économie est le grand trésorier de tous les ménages ; pour les mères de famille, l'économie représente la prospérité et l'abondance du foyer domestique ; pour les égoïstes, l'économie fournit le moyen d'obtenir les jouissances personnelles et solitaires ; pour les cœurs généreux, elle est la voie qui conduit à la charité, et qui permet les libéralités faites à propos : grâce à l'économie, on peut éviter de disputer à une malheureuse ouvrière une partie de son humble salaire, si péniblement gagné... On peut être toujours équitable et souvent généreux.

La prodigalité offre naturellement les résultats opposés : elle marche toujours en compagnie de la parcimonie, car on n'alimente le superflu qu'aux dépens du nécessaire. On intervertit ainsi l'importance réelle de chaque objet, on traite sérieusement les choses frivoles, légèrement les sujets sérieux ; les *fantaisies*, celle-là même qui semblent être peu coûteuses, absorbent petit à petit une grande partie de l'argent dont on peut disposer, et l'on arrive insensiblement, soit à retrancher les dépenses nécessaires et sentées, soit à augmenter sa part aux dépens d'autrui.

Certaines femmes, loin d'attacher le principal intérêt de leur existence à *faire sensation* par la richesse ou l'excentricité de leurs vêtements, loin de se laisser influencer par les recommandations tari-

fiées de quelques personnes qui ont pour profession d'exciter les convoitises féminines et de préconiser la dépense sous toutes les formes, afin de lever une contribution sur les négociants qu'elles patronnent, ces femmes, dis-je, savent se diriger en toute circonstance d'après les principes d'une dignité véritable ; elles portent les toilettes que leur position exige ou permet, mais elles ne sont pas dévorées par le besoin du changement, et, chose remarquable, ce sont toujours les familles les plus honorables, possédant les plus grandes fortunes, qui se distinguent par la modération et la simplicité relative qui président au choix de leur habillement. Cette mesure de bon goût leur permet de consacrer des sommes importantes aux jouissances intellectuelles, et de venir en aide à la misère ; elles atteignent ce double et désirable résultat, en proscrivant soigneusement toutes les dépenses qui font partie du ruineux département de la *fantaisie*, qui n'est autre chose que le désordre constitué, passé à l'état d'habitude, implanté au sein des familles, dont il absorbe insensiblement toutes les ressources.

La première recommandation, celle que j'adresserai à toutes les femmes, quelle que soit leur fortune, sera d'apprendre à tailler et à coudre tous les objets de toilette et de lingerie dont elles peuvent avoir besoin. Cette science est l'une des premières parmi celles qui doivent être enseignées aux jeunes filles ; c'est la plus nécessaire, la plus importante, si l'on considère ses résultats de toute nature. Si une femme est pauvre, ou si sa fortune est modique, elle augmentera considérablement les ressources du ménage en retranchant les frais de *façon*, qui sont toujours fort élevés. Si, au contraire, il s'agit d'une femme riche, l'habitude du travail la retiendra plus souvent au logis, tandis que la possibilité de faire elle-même tout au moins quelques-uns des vêtements de ses enfants occupera agréablement ses loisirs ; son expérience sur ce sujet, si essentiellement féminin, lui permettra de diriger une femme de chambre, ou bien une ouvrière, lorsqu'il s'agira des robes simples, des toilettes de campagne et des vêtements d'intérieur, et l'argent qui aurait été dépensé pour ces objets pourra augmenter son superflu, ou le nécessaire d'autrui. L'art de faire elle-même ses vêtements constitue à lui seul un revenu clair et net pour une femme. Cette occupation vaut bien, à tout prendre, la broderie sur mousseline, ou sur canevas, qui devrait être considérée seulement comme une distraction, succédant à des travaux plus utiles. De plus, cet art permet une foule de soins, que l'on ne prendrait pas, ou que l'on prendrait irrégulièrement, si l'on devait toujours recourir à une aiguille étrangère : on saura réparer à temps une robe un peu usée, renouveler un corsage, changer une garniture, mettre enfin tous les objets servant à la toilette en rapport avec les exigences de la mode.

Pour éviter de déboursier en une seule fois des sommes relativement considérables, il faut avoir un *fond* de toilette, dont on renouvelle alternativement les différents éléments. On emploie ceux-ci selon les circonstances, en s'imposant la loi de changer de vêtements chaque fois qu'il s'agira de *ménager* une robe neuve. Ainsi, l'on aura fait, je suppose, des visites qui auront nécessité l'emploi d'une robe et

d'un manteau neufs ; certaines femmes rentrent chez elles, et la paresse les décide à s'affranchir du léger ennui de quitter immédiatement leurs vêtements pour en mettre d'autres, qui sont plus anciens ou moins coûteux. Les jeunes filles, particulièrement, sont souvent disposées à porter de préférence, même pour rester au logis, tous les objets nouveaux qui font partie de leur toilette. Je ne leur conseillerai pas de réserver exclusivement pour le dehors les vêtements soignés, mais seulement les vêtements coûteux ; elles peuvent, je dirai plus, elles *doivent* avoir au logis une tenue irréprochable, mais simple, et s'abstenir totalement, lorsqu'il s'agit de vaquer aux occupations domestiques, des robes de soie à garnitures volumineuses et des autres superfluités du même genre.

Le vêtement d'intérieur le plus convenable pour les femmes de tout âge et de toute condition, est l'alpaga, plus ou moins cher, plus ou moins orné de broderie. La même étoffe, noire cette fois, composera la toilette des jours pluvieux, des courses faites à pied ; une robe de soie noir sera consacrée aux visites, et, après deux ans de service, cette robe, un peu *défraîchie*, descendra d'un degré l'échelle des honneurs et sera consacrée aux toilettes négligées ; on la remplacera par une robe pareille, qui servira dans les occasions où figurait naguère celle qui est déchuée de son rang. Une femme raisonnable aura toujours dans son armoire deux robes de soie noir : l'une un peu ancienne, destinée aux visites intimes, aux spectacles, pour lesquels le bon goût interdit les grandes toilettes ; l'autre, plus neuve, plus ornée peut-être, et servant pour les visites plus parées. Quant aux dîners, aux réunions du soir, aux matinées et soirées musicales, on se montrera suffisamment élégante si l'on possède une robe de volours noir ; cette robe constitue sans doute une emplette coûteuse, mais, par le fait, elle ne revient guère plus cher qu'une autre étoffe, car, si l'on sait la choisir de bonne qualité, elle durera huit ans au moins.

Outre ces trois robes, qui serviront de *fond* de toilette, on peut avoir envie ou besoin d'autres robes en étoffe de soie ; on les choisira, autant que possible, de couleurs unies et foncées, afin de pouvoir les employer comme robes de demi-toilette lorsqu'elles auront perdu leur fraîcheur première. On peut se dispenser de porter de la soie en été, et choisir, pour les robes *parées* de cette saison, les étoffes de couleurs claires. Il faudra avoir la précaution de prendre toujours en plus un morceau suffisant pour faire un deuxième corsage : le foulard surtout s'use assez vite, principalement dans le voisinage des baleines qui garnissent un corsage, et, si l'on négligeait cette précaution, on courrait le risque d'avoir une jupe encore portable alliée à un corsage déchiré. Une robe de foulard doit durer pendant deux étés. Les autres robes que l'on portera pendant la belle saison seront, pour les robes de demi-toilette, ces tissus de *fantaisie*, légers et cependant solides, que l'on appelle le *mohair*, la grenadine de laine, etc.

Les dîners et les réunions de printemps imposent la nécessité des robes en étoffe de soie de nuance claire ; parmi celle-ci, on choisira des étoffes unies, qui, lorsqu'elles seront fanées, serviront de jupes

de dessous, sous la tarlatane et le crêpe pour le soir, sous le barége et la grenadine pour les toilettes d'été.

La mode a proserit depuis quelques saisons les robes en étoffe de soie, lorsqu'il s'agit de danser. La crêpe et surtout la tarlatane, blanche ou de couleur, composent les toilettes les moins coûteuses, surtout quand on les fait préparer sous ses yeux; dans ces toilettes, en effet, ce n'est pas le prix d'achat qui est considérable, mais seulement les façons que les couturières en renom se font payer fort cher : il y a donc un avantage important à préparer soi-même une toilette de bal, en se faisant aider par une ouvrière.

La popeline est une charmante étoffe, mais son prix l'interdit aux budgets modestes; comme elle coûte presque aussi cher qu'une robe de soie, et qu'elle est cependant infiniment moins parée, la popeline reste, à peu d'exception près, la toilette négligée d'une femme riche; de plus elle s'accommode mal des accidents pluvieux auxquels sont exposées les personnes qui n'ont pas de voiture.

Au commencement de l'hiver, on fait préparer un chapeau de velours noir. Il est bon d'avoir un peu plus tard un chapeau plus paré, mélangé de soie et de velours, de façon à pouvoir être porté dans les visites d'hiver et dans celle de printemps. Pour chapeau de théâtre et en même temps de demi-saison,

on a un modeste chapeau de crêpe; un chapeau en crin de couleur et un autre en crin blanc, ou paille de riz, ou paille cousue, orné de fleurs ou de plumes, serviront pour les toilettes négligées et parées de l'été. On reprend à l'automne les chapeaux de la saison précédente; quant à celui de velours noir, convenablement restauré, il doit servir pendant trois hivers.

Quelles que soient les ressources dont on dispose, il faut s'habituer à être toujours bien chaussée et bien gantée. L'économie bien entendue ne recherche pas le bon marché pour la chaussure et les gants, car ce bon marché ne s'obtient qu'aux préjudices de la solidité de ces objets. Une paire de bottines en kid, que l'on payera de \$2 à \$4, pourra durer pendant un hiver entier, tandis qu'on en usera deux paires si l'on préfère les payer \$1.50. Il en est de même pour ce qui concerne les gants: il faut se résoudre à les payer \$1 la paire, pour les avoir solides et bien faits. On use de douze à dix-huit paires de gants par an (sans compter les gants blancs), lorsqu'on veut être convenablement gantée, sans parcimonie et sans profusion. Cette quantité serait même insuffisante si l'on ne veillait à l'entretien des gants, si l'on ne recousait les déchirures, et si l'on ne remplaçait les boutons dès que cela est nécessaire.

CHOSSES ET AUTRES.

SUR LA DURÉE DE L'EXISTENCE DE L'HOMME.

John Sainclair, dans son *Essai sur la longévité*, invite ceux qui aiment à vivre longuement, à suivre certaines règles qu'il établit dans cet ordre :

- 1o. La nourriture, qui doit être saine et sans excès.
- 2o. L'habillement, qui doit être chaud surtout dans l'âge avancé et pendant la saison rigoureuse.
- 3o. Le logement dans une maison bien aérée, et dans une température égale.
- 4o. Un exercice sans fatigue et surtout des promenades agréables et à pied.
- 5o. Des habitudes salutaires, à la tête desquelles il faut mettre la propreté.
- 6o. Il faut avoir rarement recours aux médecins et jamais aux charlatans.
- 7o. Enfin rien n'est plus propre à prolonger les jours, qu'une égalité d'âme, un caractère gai, et du courage pour supporter les revers auxquels, dans cette vie, tout le monde est plus ou moins exposé, surtout dans un âge avancé.

Fontenelle n'a dû en grande partie sa longue carrière qu'à la douceur uniforme de son caractère et à l'enjouement qui ne lui fit jamais envisager que le côté plaisant des choses. Il fut jeune jusqu'au dernier jour de sa vie.

Les anciens nous ont conservé quelques exemples de longévité; on rapporte qu'une actrice de Rome du temps de Sylla, a joué la comédie pendant cent

ans. Une autre actrice, après avoir joué quatre-vingt dix-neuf ans, reparut sur la scène pour féliciter Pompée, et quelques années après elle reparut encore pour féliciter Auguste à son couronnement.

Au dénombrement fait par Vespasien, l'an soixante-seize de l'ère chrétienne, Plinius dit qu'on trouva dans une partie considérable de l'Italie.

| | | |
|-------------|---------|-------|
| 4 hommes de | 140 ans | |
| 6 | de 135 | à 139 |
| 4 | de 130 | |
| 1 femme de | 132 | |

Il y en avait un assez grand nombre de 125, 120, 110, etc.

Les pays les plus remarquables pour la longévité, sont ceux de montagne; beaucoup d'habitants de la Sibérie, dans des districts hérissés de montagnes, atteignent cent, cent dix ans. Buffon, dans une liste qu'il a donnée de tous les pays de l'Europe, remarquables pour la longévité, met en tête les montagnes d'Ecosse: et en effet on y trouve plus d'octogénaires, de nonagénaires et de centenaires que partout ailleurs, en proportion de ses habitants.

On trouve dans le journal de *Littérature étrangère*, an XIII, page 413, des exemples de longévité dans lesquelles on n'a compris que ceux de cent trente ans et au-dessus.

L'année, portée en tête de chaque nom, indique la date de la mort.

| | | |
|-------|---------------------------|-----|
| 1795 | David Cameron | 130 |
| 1766 | John de la Somel | 130 |
| 1766 | George King | 130 |
| 1767 | John Taylor | 130 |
| 1774 | William Beattie | 130 |
| 1778 | John Waston | 130 |
| 7780 | Robert Mocbride | 130 |
| 1780 | William Ellis | 138 |
| 1764 | Elisabeth Taylor | 131 |
| 1775 | Peter Gardon | 131 |
| 1761 | Elisabeth Merchant | 133 |
| 1772 | Mistriss Keith | 134 |
| 1767 | Francis Agne | 134 |
| 1777 | John Brookey | 134 |
| 1744 | Jean Harrisson | 135 |
| 1759 | James Sheile | 136 |
| 1768 | Charlotte Noon | 136 |
| 1771 | Margaret Forster | 136 |
| 1772 | John Richardson | 138 |
| 1793 | John Robertson | 137 |
| 1757 | William Sharpley | 138 |
| 1758 | John M'donough | 138 |
| 1770 | John Mairbrother | 138 |
| 1772 | Mistriss Clum | 138 |
| 1766 | Thomas Dobson | 139 |
| 1785 | Mary Cameron | 138 |
| 1752 | La comtesse d'Esmond | 140 |
| 1770 | James Sands | 150 |
| 1773 | Swarling, moine | 143 |
| 1759 | John Effingham | 144 |
| 1782 | Evan William | 145 |
| 1766 | Thomas Vinslor | 146 |
| 1772 | C. J. Drahakenberg | 146 |
| 1652 | Villam Mead | 148 |
| 1768 | Francis Consir | 150 |
| 1542 | Thomas Newman | 152 |
| 1635 | Thomas Parr | 152 |
| 1656 | James Bowles | 152 |
| 1656 | Henri West | 152 |
| 1678 | Thomas Damm | 152 |
| 1762 | Un paysan polonais | 157 |
| 1797 | John Surrington | 160 |
| | Un Lithuanien | 163 |
| 1668 | W. Edwards | 168 |
| 1670 | Henri Jenkins | 169 |
| | Jean Downen | 172 |
| 1797 | Mulâtre de Frédérick-Town | 180 |
| 1724 | Pierre Zorten | 183 |
| 1588 | Thomas Carn | 207 |

NOTICE

Extrait des meilleurs naturalistes sur la durée ordinaire de l'existence de plusieurs animaux.

| | |
|---------------|--------------|
| Abeille | 1 |
| Aigle | 100 et plus. |
| Allouette | 16 à 18 |
| Ane | 25 à 30 |
| Anguille | 15 |
| Araignée | 1 et plus. |
| Autour | 40 |
| Bœuf de trait | 19 |
| Brebis | 12 |
| Brème | 10 à 12 |
| Brochet | 42 |

| | |
|---------------------------|--------------|
| Carpe | 100 à 150 |
| Cerf | 25 à 40 |
| Chameau | 50 à 60 |
| Chardonneret | 23 |
| Chat | 18 |
| Cheval | 25 à 40 |
| Chèvre | 10 |
| Chien | 23 à 28 |
| Cigogne | 100 |
| Coq | 20 |
| Corbeau | 100 |
| Crocodile | 100 et plus. |
| Daim | 20 |
| Dauphin | 30 |
| Ecrevisse de rivière | 20 et plus. |
| Ecureuil | 7 |
| Éléphant | 150 à 200 |
| Epinoche, poisson | 2 |
| Grillon | 10 |
| Lapin | 8 à 9 |
| Lièvre | 7 à 8 |
| Linotte | 14 à 15 |
| Lion | 60 |
| Loup | 20 |
| Moineau | 10 à 20 |
| Ours | 20 |
| Oie | 50 |
| Paon | 24 |
| Perroquet | 50 |
| Pingon | 23 |
| Polype | 2 |
| Porc | 20 |
| Poule | 10 |
| Renard | 15 |
| Rhinocéros | 50 à 60 |
| Rossignol | 16 à 18 |
| Serin, sans accouplement | 22 |
| Serin, nich. chaque année | 10 |
| Tanche | 10 à 12 |
| Taureau | 20 |
| Vache | 20 |

BOITE AUX LETTRES.

MADAME C..... Montréal.

On n'assiste pas à un mariage si proche en toilette toute noire. Je conseille une robe grise avec volants en grenadine grise; chapeau blanc garni de mauve. Les présents d'argenterie sont les plus sages et les mieux accueillis par un jeune ménage.

On choisit le parrain et la marraine avant la naissance de l'enfant, quelle que puisse être d'ailleurs la date fixée pour le baptême.

Le nettoyage de la soie noire avec du café noir est facile. On humecte à l'envers, on repasse mouillé avec un fer chaud.

MADAME X.....

Le linge de la maison (linge en commun) se marque avec les deux initiales du mari. Le linge personnel de la femme se marque avec l'initiale de son prénom et celle du nom de famille de son mari. Parfois on marque tout le linge avec l'initiale du nom de famille de la femme et l'initiale du nom de famille du mari. On marque en blanc ou bien en rouge, comme on veut. A volonté aussi, pour marquer le coin ou le milieu des nappes. Dans ce dernier cas, la marque est brodée deux fois: devant le maître et devant la maîtresse de la maison.

M. L. Préjen, du Bureau de La Minerve & trouvé la solution du dernier rébus:

Tout vient à point à qui sait attendre.

Tout vient à point—acquies s'haie—A ten dre.